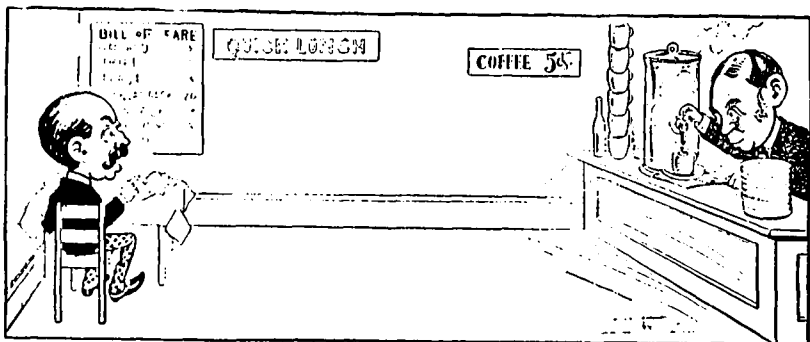


SERVICE PROMPT



I
—Vite, mon café...

REMISE A HUITAINE

Au tribunal, les avocats
Ne se font pas beaucoup de bile ;
Embarassés par certains cas,
Ils demandent — tactique habile —
En bredouillant un peu, pendant
Que rouille le Président
— Et la réussite est certaine —
Pour étudier leurs procès
Et les plaider avec succès...
La remise à huitaine.

Bien longtemps, j'avais fait la cour
A la brune et jeune Fanchette ;
Elle me permit, un beau jour,
D'aller lui causer en cachette.
Je commençai donc mon discours
— On commence fort bien, toujours...
Avec une verre huitaine,
Mais pris d'un subit enrouement,
Je dus demander poliment...
La remise à huitaine.

Je puis vous faire cet aveu :
Je croyais bien être de taille,
Quand j'ai commencé, plein de feu,
La chanson que je vous détaille,
A rimait, sans tonner,
Sans hésiter, sans dénonner,
De ces couplets, une centaine,
Mais las... d'où ça peut-il venir ?
L'implore de vous, pour finir...
La remise à huitaine.

Sur le terrain, je suis allé,
Plein de courage, je le jure,
Car je n'ai jamais reculé
Quand il faut ronger une injure.
Après avoir mis habit bas,
A mes témoins, je dis tout bas :
Mon adversaire est capitaine,
Ne pourriez-vous intervenir
Et, de lui, tâcher d'obtenir...
La remise à huitaine.

Au condamné, tout étonné,
Qui sortait d'un beau songe, enrage,
On commence : — L'heure a sonné,
Jean Hiroux, montrez du courage.
— Pour ma fin, répond l'air vexé
Hiroux, j'avais pourtant fixé
Une échéance plus lointaine,
Cependant, Procureur, mon vœu,
Je réclame, faute de mieux...
La remise à huitaine.

La Poupée Chinoise

C'est cette poupée que vous regardez ? me demanda le capitaine Gauthier, que j'étais allé voir au lendemain de son retour du Tonkin.

En effet, au milieu de mille bibelots curieux rapportés de son voyage et gisant sur une table dans le désordre de l'arrivée, ce baby chinois avait attiré mes regards.

— Eh bien ! reprit mon ami d'une voix grave, ce jouet a son histoire, et la voici en quelques mots :

Il y a six mois environ, par une chaude après-midi, je me promenais, accompagné du major de notre régiment, l'un de mes meilleurs camarades, aux environs d'Hanoi. Nous longions en causant l'une de ces plaines plantées de bambous, qui donnent à ces régions une physionomie toute particulière, lorsque nous aperçûmes, étendue sur le bord de la route, le corps à demi caché par les longues tiges flexibles des roseaux, une fillette annamite de huit à dix ans, qui de loin paraissait endormie.

En approchant, nous reconnûmes à sa pâleur, au souffle convulsif qui soulevait sa poitrine et à ses vêtements en lambeaux, une pauvre petite mendiante, malade, probablement abandonnée.

Au bruit de nos pas, elle souleva la tête et ouvrit des yeux dans lesquels un dernier reste de vie semblait s'être réfugié.

— Que fais-tu là, lui demanda mon ami dans la langue du pays ?

— J'attends la mort, seigneur, répondit-elle d'une voix résignée qui faisait mal : les maîtres que je servais m'ont jetée dehors, en disant que mieux valait pour moi que je meure tout de suite, puisque rien ne pouvait plus me guérir.

— Où habitent tes parents ?

— Je n'en ai plus ; je demeurais chez de méchantes gens qui m'avaient prise pour me faire travailler, et me frappaient au lieu de me nourrir. Je vous en supplie, ajouta-t-elle avec effroi, ne me ramenez pas près d'eux : j'aime mieux mourir toute seule ici !

— Mourir, comme tu y vas ! Et si je ne veux pas, moi, que tu meures ! Comment t'appelles-tu ?

— Hou-li-ka.

— Eh bien ! Hou-li-ka, nous allons voir qui de nous sera le plus habile, de cette fièvre maudite, ou de moi, qui vais essayer de te guérir.

Et mon ami, qui en sa qualité de père de famille adorait tous les enfants, de quelque nation qu'il fussent, enleva dans ses bras la petite malade que son bon sourire avait déjà rassurée.

— Où pensez-vous conduire cette enfant ? lui demandai-je.

— Chez moi. Si je puis la tirer d'affaire, nous aviserons après sur son sort.

Pendant six semaines, la petite annamite, en proie à ces fièvres pestilentielles trop fréquentes sous un climat malsain, resta entre la vie et la mort.

Mon ami fut admirable de dévouement. A son poste toute la journée, il passait une partie de la nuit au chevet de sa protégée. Il s'était bien vite accoutumé à la présence de cette fillette, dont la gentillesse affectueuse lui rappelait celle des enfants qu'il avait laissés en France.

Ce qui distrayait surtout la petite malade, c'était une poupée chinoise, que nous lui avions trouvée entre les bras, le jour où le major la recueillit. Tout le temps que dura la fièvre, elle ne voulut pas en être séparée une seule minute, et comme mon ami l'interrogeait sur la provenance de ce jouet : "Je l'ai eu toujours, lui répondit-elle, je l'aime, et si on me l'enlevait, je ne pourrais pas guérir." Sa fantaisie était trop innocente pour qu'elle ne fût pas respectée.

Enfin, grâce aux soins assidus dont elle était entourée, l'enfant entra en convalescence. Elle savait quelques mots de français, et avec la vive intelligence dont elle était douée, elle parvint en peu de mois, non seulement à exprimer dans notre langue les phrases les plus usuelles, mais encore à lire et à l'écire assez couramment. Chacun de nous, d'ailleurs, s'occupait de son éducation ; on la comblait de gâteries, et il n'était pas jusqu'à la famille du major qui ne lui envoyât de France des marques de sympathie ; l'une des filles du brave médecin, une ravissante enfant de l'âge d'Hou-li-ka, écrivait à la petite étrangère des lettres charmantes de naïveté enfantine. On comprend combien cette pauvre fillette, privée jusqu'alors de toute tendresse, trouvait de douceur à sa nouvelle vie ; elle s'était prise d'une affection passionnée pour son sauveur, dont l'intention était de l'amener en France avec lui.

Un soir, le major rentra chez lui, grelottant : la fièvre l'étreignait à son tour.

Le mal fit des progrès rapides, et malgré les pleurs de la pauvre petite Hou-li-ka, malgré les vœux que nous formions tous, le fléau cette fois n'épargna pas sa victime. Quelques jours plus tard, notre pauvre camarade mourut, ayant sur les lèvres les noms chéris de sa femme et de ses enfants, en pressant entre ses bras sa fille adoptive.

Le jour de l'enterrement, Hou-li-ka suivit le convoi de son bienfaiteur ; sa douleur était navrante, et quand, les derniers adieux terminés, mes compagnons et moi nous quittâmes le cimetière, elle y demeura la dernière. Je la vois encore, immobile devant cette tombe à peine fermée, sa silhouette sombre se détachant sur l'or du ciel, où le soleil couchant s'abaissait lentement... Elle ressemblait à ces chiens fidèles, qui se refusent à quitter, même dans la mort, le maître qu'ils ont aimé.

Le soir, nous attendîmes vainement son retour, et malgré toutes nos recherches, il nous fut impossible de savoir ce qu'elle était devenue. Sans doute elle aura repris sa vie errante.

Quelques jours plus tard, je m'embarquai pour la France, et la veille de mon départ, j'allai dire un dernier adieu aux amis que nous laissions, hélas ! en grand nombre, dans le cimetière d'Hanoi. En arrivant à la tombe du major, quel ne fut pas mon étonnement d'y voir une poupée chinoise, couchée parmi les fleurs et les couronnes !

Elle portait l'inscription que voici. Le capitaine me tendit un papier, sur lequel je lus ces mots, que je transcrivis, en respectant l'orthographe :

"Hou-li-ka ai bien povre : aile n'a ke sa poupai au monde aile l'envoi a la petite fille du bon Francal ki la sauvé."

La pauvre petite se doutait bien que nous reviendrions ici visiter notre camarade, ajouta l'officier les yeux humides ; et elle était sûre que de cette manière son offrande serait aperçue.

J'ai pris la poupée chinoise et je l'apporte aux orphelins du major.

S. DANGEMON.

APPRECIATION

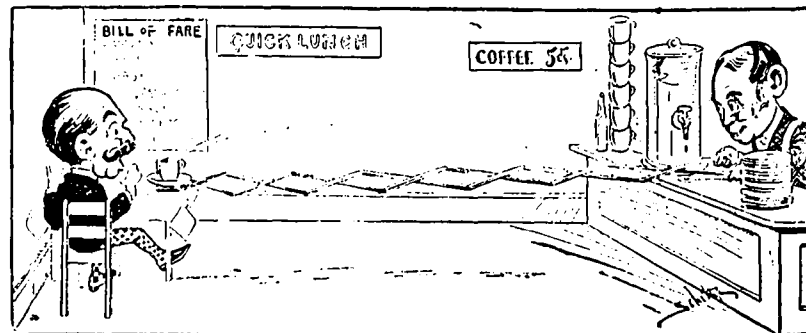
La tante. — Et les dindes faisaient-elles : Couac ! Couac !

Toto. — Bien, ma tante, c'est pas tout à fait ça, mais c'est pas une trop mauvaise imitation.

STATISTIQUE

On a calculé que si la somme d'énergie dépensée chaque jour à amuser les bébés pouvait être concentrée, les chûtes Niagara n'auraient plus qu'à faire... leurs malles.

SERVICE PROMPT — (Suite et fin)



II
—Voilà, monsieur.